



A. Hubert, foyeur, sc.

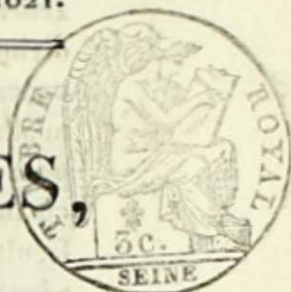
Nouveau Journal des Dames.  
Rue Meslée, N<sup>o</sup>. 28.

Robe en Icarie, garnie de Satin, Chapeau de Velours, garni de Perles d'acier.



# NOUVEAU JOURNAL DES DAMES,

OU



## Petit Courrier des Modes, des Théâtres, de la Littérature et des Arts.

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec une romance en musique et sept gravures par mois, savoir : trois de modes françaises, dont une d'homme, deux de modes allemandes et anglaises et deux portraits de femmes célèbres. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger.—On s'abonne au Bureau du *Nouveau Journal des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 28; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n<sup>o</sup>. 23; PAINPARRÉ, PONTHEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq Saint-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

### MODES.

LA plus jolie mode est celle qui vous sied le mieux, disait hier l'aimable M<sup>me</sup>. D... , et encore faut-il varier votre mise d'après la disposition de votre esprit. Il y a deux jours, je fus à une soirée avec un chapeau à la tyrolienne : ce chapeau est charmant; les bords sont coupés à pattes d'un côté : ces pattes sont brodées en acier et retroussées inégalement; des plumes plates tombent sans ordre de tous les côtés du chapeau, ce qui lui donne un petit air *martial* : quand vous êtes en humeur de conquérir des hommages, quand vous faites des frais pour plaire, ce chapeau doit aller à ravir; mais j'étais malheureusement absorbée ce jour-là par de tristes pensées, et mon joli chapeau me donnait dix ans de plus. Trop abattue pour faire une grande toilette, j'avais mis une redingote en



*Icarie*, garnie en grands feuillages de satin : cette robe est divine pour la grâce de sa coupe, et les dispositions de ses ornemens : eh bien ! j'étais très-peu jolie ce soir-là ; tout cela m'allait mal, parce que j'étais triste, et que ma physionomie portait une empreinte mélancolique en opposition avec mon costume. Au milieu de mes petits chagrins, il me resta la faculté de réfléchir qu'il y a folie à s'enlaidir ; aussi ai-je adopté hier un négligé qui me va à merveille : je porte une jolie redingote en *Edalie* chamois, qui est devenu la couleur à la mode ; elle est bordée de plâches chinchilla bleues. Mon petit bonnet, entièrement formé de bandes de crêpe lisse bleu et blanc, posées de biais, de façon que chaque bout forme demi-coquille sur le devant, est orné d'un bouquet de marguerites bleues. Chacun m'a trouvée charmante avec ce simple négligé. La soirée était très-belle ; le désir de prouver à M<sup>me</sup>. B. . . qu'il était très-faux que je ne fusse plus jolie (et c'est ce qu'elle avait dit confidentiellement à M<sup>r</sup>. P..., qui est venu me le répéter) m'a engagée à sortir. Je me suis enveloppée d'une de ces nouvelles pelisses à sept collets à pointes, attachées par des prisonnières, et je me suis rendue chez elle. Il y avait un grand cercle et de brillantes toilettes ; je ne me désespérai pas de la simplicité de ma parure : en passant devant une glace, je m'aperçus que je n'avais jamais été plus jolie ; je me plaçai cependant dans un endroit retiré, et j'examinai attentivement toutes les mises des femmes. Je vis des robes en cachemire d'un gris lilas, semées de jolies broderies en soie de la même couleur : beaucoup de turbans en gaze bleue et argent, ou rose et argent, dont les fonds étaient en réseaux d'argent à grosses mailles, dont chacune paraissait fixée par une espèce de petite touffe en argent ; voilà ce que j'ai vu de plus remarquable ; beaucoup de plumes sur des petits chapeaux en velours plein, garnis de gances d'or ou de perles d'acier ; des coiffures en cheveux ornées de gaze, cerise et d'épis d'or ; des corsages à la grecque ou à l'espagnole : ces derniers sont bontonnés jusqu'au haut du col, et vers le bas forment une pointe.

D. T.

## LE TALEAU DU CHIEN.

Si la reconnaissance, le dévouement et la fidélité sont devenus des qualités rares parmi les hommes, je ne sais à quoi il faut l'attribuer, car les hommes ont prouvé du moins qu'ils savaient apprécier ces nobles vertus en allant en rechercher des exemples jusque parmi les animaux. Les talens des littérateurs et des artistes se sont exercés à faire valoir la constance du plus fidèle ami de l'homme. Qui ne se rappelle la jolie romance du chien de l'aveugle, à laquelle la musique de M. Garat avait prêté tant de charmes? Le chien de Montargis, qui parvint à faire découvrir le crime et à confondre le coupable, a été le sujet d'un mélodrame qui fit verser plus de larmes que n'en arracheront jamais *tous les Jean-sans-Peur* que l'on pourra mettre en scène. Enfin, le burin même a voulu rendre un hommage éclatant à la fidélité du chien; le convoi du pauvre se trouve partout; la bienfaisance en est-elle devenue plus active? Les pleurs stériles de la pitié n'ont-elles pas été le seul tribut que l'on vit payer à l'humanité, sans qu'un malheureux se soit ressenti de l'effet qu'a produit l'effrayante vérité de ce tableau? C'est ce qu'il faut nous garder de trop approfondir pour conserver un reste d'illusion sur la sensibilité des hommes.

Ici, il n'est plus question de l'attachement d'un chien envers un homme, mais seulement de la reconnaissance d'un homme envers un chien. M. D.... était le secrétaire favori d'un ministre puissant; il eut beaucoup d'ennemis, car il était probe et intègre; à la cour ces vertus prospèrent rarement; une cabale s'éleva contre lui, et il fut disgracié. Comme M. D... était philosophe, et par conséquent résigné à toutes les vicissitudes de la fortune, il ne fut point abattu; il s'arma de fermeté et du témoignage d'une conscience à l'abri de tout reproche; avec de tels trésors on est sûr de vaincre l'adversité.

M. D... écrivit sa disgrâce à son fils alors éloigné de lui, et il se retira dans une campagne qui avoisinait celle d'une jolie danseuse du théâtre de M. .... Là, séparé du monde, éloigné des hommes dont il plaignait les erreurs, il s'abandonnait, soit aux plaisirs de l'étude, soit aux charmes de douces



rêveries ; parfois son active imagination se plaisait à créer un empire peuplé d'êtres vertueux , gouvernés par des chefs bons et justes ; il désignait en idée tels ou tels personnages pour remplir des emplois importants . Il est vrai que chaque jour il détruisait ce qu'il avait fait la veille ; car s'il trouvait quelques hommes dignes de commander à leurs semblables , il se rappelait aussi qu'ils avaient des défauts qui pouvaient nuire au bien-être général .

Un jour qu'il était livré à de profondes réflexions , il prolongea sa promenade au-delà des limites de sa campagne , et se trouva auprès des grilles du parc de la jeune Therpsicore . Il admirait la beauté des statues , la rareté des arbustes et des fleurs dont le parfum embaumait l'air qu'il respirait : quel sujet de méditations pour un sage ! et surtout pour un homme d'état disgracié ; ce luxe de richesses étaient-ils le prix de la vertu ? Tandis qu'il contemplait la nappe argentée d'un superbe bassin , dont s'échappaient des jets d'eau qui retombaient en perles brillantes dans le réservoir d'où elles jaillissaient , tout-à-coup les aboiemens d'un chien attirèrent son attention ; il vit un petit épagneul qui arrivait vers lui , sans doute pour le punir d'avoir violé l'asile des grâces ; car un philosophe est un profane à qui le sanctuaire des amours est à jamais interdit . Le petit animal voulant abrégier sa course parcourait d'une marche légère la corniche en marbre blanc qui entourait le bassin . Tout-à-coup il disparaît ; au même instant une jeune femme charmante s'élance d'un berceau de jasmin et de roses ; elle appelle son chien favori , le seule être au monde qu'elle eût peut-être jamais sincèrement aimé ; elle approche . . . . . O spectacle affreux ! elle voit l'objet de ses plus vives sollicitudes luttant contre une mort qui lui paraissait certaine , car ce petit chien s'était embarrassé les pattes dans un ruban qui lui servait de lesse . M. D. . . . touché de compassion sur le sort du pauvre animal ( l'histoire ne nous a pas dit s'il ne fut pas plutôt touché par la douleur de sa jolie maîtresse , et cela sans doute parce qu'un philosophe est sensément à l'abri du pouvoir de la beauté ) . M. D. . . . n'hésite pas un instant , il se précipite dans le bassin et rapporte sain et sauf , aux pieds de la jeune dame ce petit chien tant aimé . Comment exprimera-t-elle sa reconnaissance ? La charmante danseuse savait trop bien que *des mots ne sont*

*pas des effets.* Elle se contenta de s'informer du nom et des qualités du sauveur de son favori. Peu de jours après, le secrétaire fut réintégré dans son emploi : les honneurs et les richesses devinrent encore son partage.

Il ne fut pas ingrat, il n'oublia pas son bienfaiteur ; mais Mr. D... avait trop appris à connaître les hommes pour se tromper sur la source de son bonheur : au lieu de rapporter toute sa gratitude vers la jolie femme, il se contenta de faire peindre, par un célèbre artiste, le petit chien qui seul avait fait cesser sa disgrâce, qui seul enfin venait de le *rappeler au ministère.*

Son fils, à qui il avait appris son malheur, arrivait près de lui pour lui offrir quelques consolations : étonné de voir son père réintégré dans son rang et dans sa fortune, il lui demanda comment il avait pu se justifier si promptement des calomnies dont il avait été victime : pour toute réponse, Mr. D. le conduisit devant le tableau qui représentait le chien, et lui dit : voilà mon défenseur ; j'aurais vainement produit des preuves de mon innocence ; des hommes puissans et ambitieux avaient intérêt à me perdre ; j'ai été sacrifié à leurs passions ; mais une autre passion est venue contrebalancer leur pouvoir, et le hasard m'en a fait profiter. Mon fils, lorsque vous connaîtrez mieux les hommes, vous sentirez que les événemens heureux ou malheureux qui nous arrivent, tiennent souvent à des causes qui nous révolteraient si nous cherchions à les approfondir : il faut se contenter de sa propre estime, ne jamais dévier du sentier de la vertu, et traverser courageusement la vie en se reposant sur la providence du son de sa destinée.

DONATINE T.

## VARIÉTÉS.

### LES GRACES.

(Extrait d'une traduction de l'allemand.)

VERS la fin d'un beau jour de printems, les Grâces folâtraient près d'un bois, au bord de la fontaine Acidalie, lorsqu'Aglæé, la plus belle des trois sœurs, disparut tout-à-coup.



Quels furent les regrets et les gémissemens de ses compagnes quand elles n'aperçurent plus Aglaé? Les accens d'Orphée, lorsqu'il demandait sa chère Eurydice au dieu des Enfers, étaient cent fois moins touchans. « Aglaé, s'écriaient-elles : Aglaé, répondait tristement l'écho... Hélas ! Pan la guettait depuis long-tems ; le perfide la tient en son pouvoir » Nous ne reverrons plus Aglaé ! Que devindrons-nous sans elle ? mais sans nous que deviendra-t-elle elle-même ? » Cependant Aglaé ne paraissait pas. Désolées, elles visitent tous les buissons, elles en battent le feuillage, et à chaque coup elles reculent d'effroi : car autant elles désiraient de retrouver leur compagne, autant elles craignaient d'apercevoir son ravisseur.

Elles arrivent enfin près d'un bosquet de roses, où l'Amour m'avait conduit avec la blonde Olympe. Nos bras étaient entrelacés : les Grâces nous surprirent au milieu de nos caresses. Ah ! c'est Aglaé, s'écrièrent-elles. Méchante, peux-tu te dissimuler la douleur que nous a causé ton absence, et c'est ainsi que tu la partages. A ces mots elles embrassent Olympe, lui prennent les mains, et s'enfuient plus rapidement que Zéphir. Arrêtez, m'écriai-je, arrêtez, Déesses ! Ce n'est point Aglaé, c'est Olympe : oui, c'est-elle, c'est mon Olympe que vous m'enlevez ! Mais je n'étais point entendu : les Grâces fuyaient encore avec plus de rapidité. Désespéré, furieux, je veux courir après elles, lorsque j'entends derrière moi une voix qui m'appelle ; je tourne la tête : c'était Aglaé. Pourquoi courir après Olympe, me dit-elle ? Viens l'oublier dans mes bras, heureux mortel : l'immortelle Aglaé t'aime. A ces mots, je fixe mes regards sur Aglaé, et je la prends pour mon amie, comme les Grâces avaient pris mon amie pour Aglaé : mes yeux s'y méprirent, mais mon cœur ne s'y méprit pas. Non, je ne serai point infidèle à Olympe, m'écriai-je ; et sur-le-champ, portant une main hardie sur celles d'Aglaé, je l'emène et la conduit à ses sœurs, qui ne la reconnurent qu'à la constance de mes transports pour Olympe.

## THÉÂTRES.

## THÉÂTRE-FRANÇAIS.

NOUS avons promis de revenir sur le drame de *Falkland*, et nous dirons que le succès de cet ouvrage dépasse de beaucoup les espérances de la comédie française : le doit-on au jeu de l'acteur, ou bien à l'intérêt profond et savamment combiné d'une seule situation dramatique. Plusieurs journaux ont dit, d'autres ont répété que l'on ne voyait dans *Falkland* qu'un homme tourmenté de remords, depuis la première scène jusqu'à la dernière, et qui ne trouve autour de lui que des gens acharnés à sa perte ; ils ont donc oublié que le second titre de la pièce est *la conscience*, et que la conscience doit-être chez les modernes un ressort semblable à celui que les anciens ont mis en usage sous le nom de fatalité. La fatalité poursuit sans relâche, la conscience ne pardonne jamais. L'une est certainement tout aussi dramatique que l'autre, et l'analyse de l'ouvrage de M<sup>r</sup>. Laya suffira pour le concevoir.

Un homme est criminel ; son crime est ignoré, et la puissance, les honneurs, les richesses sont devenus son partage. Une famille entière, accusée injustement, a subi une mort ignominieuse, à une époque où la honte du supplice rejailissait sur les enfans du criminel ; les uns sont tombés donnant l'exemple de la vertu la plus héroïque ; l'autre a vécu : mais chacun de ses jours est un jour de souffrance et de désespoir. Il y a dans cette pièce une grande et terrible leçon de morale. C'est qu'il n'est aucune œuvre sur terre qui puisse réparer le mal qu'on a laissé faire une fois, ou qu'on a fait soi-même. *Falkland* a cherché un soulagement dans une application continuelle à faire le bien, et en prodiguant ses soins au descendant de ses victimes, il espère endormir les remords. Mais c'est en vain, mille causes extérieures viennent les réveiller. Andrews, neveu des Wilkms, connaît l'auteur du crime pour lequel ceux-ci ont été condamnés ; il trouve moyen de s'introduire, comme chapelain, dans le château de *Falkland*. C'est lui qui fait connaître à l'orphelin son nom et sa famille ; c'est lui qui achève de porter le trouble et les angoisses dans l'ame de *Falkland*, et détermine ce dernier à satisfaire à la justice divine puisqu'il a échappé à celle des hom-



mes. Je me propose, dans un autre article, de parler des moyens que l'auteur a mis en jeu pour émouvoir le spectateur. Je crois qu'ils ne sont pas assez voilés par l'art ; je puis me tromper ; mais je m'estimerais heureux, si, hasardant mes observations, je pouvais contribuer à assurer davantage le succès d'un ouvrage aussi remarquable.

#### SECOND-THÉÂTRE-FRANÇAIS.

A l'époque où toutes les feuilles publiques se sont répandues en éloge sur le compte de Mlle. Georges, nous avons gardé le silence ; cependant le mérite et les progrès de cette belle actrice nous avaient frappés ; mais pour baser notre opinion il était nécessaire de suivre le cours de ses débuts : car Mlle. Georges a débuté dans les actrices excellentes. Sa physionomie, autrefois sans mobilité, est aujourd'hui pleine d'expression ; le plus bel éloge que nous en puissions faire, est qu'elle nous a semblé un Talma femelle.

Il faut ajouter que Mlle. Georges a été parfaitement secondée, toutes les fois qu'elle est entrée en scène, par David, acteur plein d'ame et d'intelligence. Nous attendons mademoiselle Georges dans Médée, rôle qui demande à la fois toutes les qualités qui constituent le génie tragique. Nous espérons bien que nous serons forcés de lui continuer les éloges.

#### GYMNASE DRAMATIQUE.

Les emprunts faits sur les théâtres étrangers sont si communs à tous les auteurs, anciens et modernes, qui, bien loin de blâmer MM. Jouslin de la Salle et Amédée, je leur ferai mon compliment, puisqu'ils ont su trouver dans Shéridan le motif d'un petit acte fort piquant. Ce petit ouvrage, écrit avec facilité, attirera au Gymnase plus de monde qu'il ne croit ; on sera bien aise de voir comment on joue la comédie sur un théâtre auquel plusieurs auteurs vont confier des ouvrages de quelque importance. Nous avons déjà des complimens à faire à Perrin, qui a joué avec une intelligence parfaite. Le Gymnase a, dit-on, fait l'acquisition de Closel ; nous l'en félicitons, car, avec lui, la comédie pourra être jouée avec ensemble.

A. D.